



HAL
open science

Bertin l'Aîné et Pavie père, deux exemples de promotion de la langue française par la presse

Guy Trigalot

► **To cite this version:**

Guy Trigalot. Bertin l'Aîné et Pavie père, deux exemples de promotion de la langue française par la presse. Mémoires - Académie des sciences, belles lettres et arts d'Angers, Académie des sciences, belles lettres et arts d'Angers, 2020, XXXIV, pp.30-39. hal-03354421

HAL Id: hal-03354421

<https://hal.univ-angers.fr/hal-03354421>

Submitted on 24 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

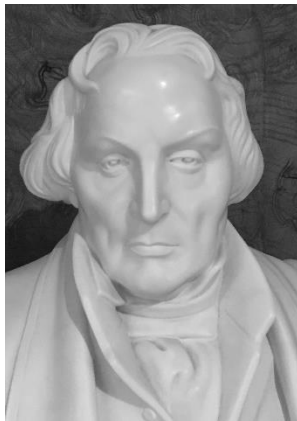
BERTIN-L'ÂÎNÉ ET PAVIE PÈRE

Deux exemples de promotion de la langue française par la presse

par Guy Trigalot

Si la défense et l'illustration de la langue française trouvèrent leurs champions, dès la Renaissance, parmi les hommes et femmes de lettres, poètes, écrivains, grammairiens... il est d'autres personnages, plus modestes en apparence mais qui se révélèrent tout autant nécessaires à la mise en valeur de notre patrimoine linguistique : les directeurs de journaux et principalement ceux du XIX^e siècle. Car ces patrons de presse, créateurs des premiers organes de masse que furent les « feuilles », les « affiches », les « feuilletons », firent des mots imprimés leur arme, leur métier, leur raison d'être et devinrent les inventeurs d'un quatrième pouvoir. Surtout, ils portèrent loin – jusque dans les capitales et les cours européennes – et fort – jusqu'au cœur de la moyenne bourgeoisie puis du peuple – les lettres et la culture de l'écrit.

Parmi eux, deux personnalités emblématiques œuvrant au sein de ce milieu du journalisme naissant sont à signaler : le Parisien Louis François Bertin, dit Bertin-l'Âîné (1766-1841), directeur du fameux *Journal des Débats*, et l'Angevin Louis Pavie (1782-1859), fils d'imprimeur, directeur des *Affiches d'Angers*. Les rapprochements entre ces deux « honnêtes hommes » (au sens que le Grand Siècle donnait à cette appellation), sont nombreux. Hommes de presse, hommes de culture, hommes politiques, mentors et pères de famille affectueux, chacun, dans son environnement propre, participa à la passation mouvementée entre l'Ancien Régime et l'époque contemporaine.



Bertin l'Âîné et Louis Pavie¹



Les débuts de la presse

L'on peut véritablement faire remonter la naissance de la presse en France en 1631, avec la *Gazette*² de Théophraste Renaudot, hebdomadaire de quatre pages, qui « avait pour rôle d'informer les lecteurs sur les nouvelles provenant de l'étranger, de

1 - Louis-François Bertin (1766-1841) © Maison Littéraire de Victor Hugo.

Louis Pavie (1782-1859), buste par David d'Angers © Musées d'Angers.

2 - Si l'on excepte le *Mercurius françois*, considéré comme la première revue française, éditée de 1611 à 1648, qui relate les faits marquants de l'année écoulée.

la Cour [...], spécialisé surtout dans les affaires politiques et diplomatiques »³. Pendant la Fronde (1648-1652), de nombreux libelles avaient été dirigés contre la régence et Mazarin, comme plus tard, ceux qui étaient apparus au moment des cahiers de doléance, en 1788 ; mais ce n'étaient pas encore de véritables journaux. Il existait également des revues manuscrites, diffusées à 200 ou 300 exemplaires environ (on en trouvera encore au XVIII^e siècle) qui diffusaient surtout des nouvelles de la cour et de Paris, politiques ou mondaines. Elles ne bénéficiaient, bien sûr, d'aucune autorisation officielle.

Deux autres organes voient le jour plus de trente ans après : le *Journal des savants*, le plus ancien périodique littéraire et scientifique d'Europe, (le premier numéro parut à Paris le 5 janvier 1665, sous forme d'un bulletin de douze pages), et le *Mercure Galant*, périodique consacré aux nouvelles du théâtre, des arts, de l'édition, mais aussi aux potins de salons et aux chansons galantes, créé en 1672, par Donneau de Visé. La revue changera de titre en 1724 devenant le *Mercure de France* et sera imprimée jusqu'en 1825.

Le premier journal de petites annonces s'appelle *Les Affiches de Paris* et paraît en 1745. Fleurissent ensuite de nombreux organes locaux et régionaux de même nature : les *Affiches de Lyon* (1748), de Toulouse (1760), de Normandie, de Nantes et de Bordeaux (1762), de l'Orléanais (1764), d'Austrasie, de Metz et de Lorraine (1765), de Picardie, Artois, Soissonnais et Pays-Bas français ainsi que celles de La Rochelle (1770), de Bourgogne (1771) et de Reims (1772) ; les *Affiches d'Angers*, elles, voient le jour le 3 juillet 1773.

Ces feuilles périodiques provinciales témoignent de l'essor culturel des Lumières et jouent un rôle important quoique limité : toutes se ressemblent, comptant quatre pages, parfois six, parfois avec un supplément. Leur tirage est limité, le prix relativement élevé. La clientèle se réduit aux privilégiés et à la bourgeoisie. Cette presse frappe par sa sécheresse de ton, par son style académique, par sa prudence. Ces affiches ont l'ambition de distraire et d'instruire, mais non d'agir sur l'opinion⁴.

C'est dans leurs colonnes que l'on trouve l'état des lieux de la connaissance du moment, même si « un arrêt du Conseil du 16 avril 1785 interdit aux journaux de province d'annoncer aucun ouvrage avant qu'il n'ait été signalé par le *Journal des Savants* ou le *Journal de Paris*. » On peut donc y lire les textes législatifs récemment promulgués, les nouvelles de l'étranger, les analyses des travaux des académiciens angevins, des informations sur les découvertes scientifiques, techniques et médicales, des échos de l'Université, etc. La rubrique « Littérature, Enseignement, Spectacle » est très suivie. Les grands thèmes du temps y sont débattus ; on cherche à définir le « philosophe », la « place des femmes », la « Nature » ; Voltaire, Diderot, Beaumarchais mais aussi Gluck y ont leurs quartiers. Les lecteurs s'intéressent tout autant à l'économie régionale et dès 1777, paraissent des articles sur l'agriculture, la fabrication de pain de pomme de terre, la mécanisation de moulins, l'emploi du paratonnerre, etc.

Le premier quotidien créé avant la Révolution est le *Journal de Paris*, édité à partir de 1777 ; il traite de l'actualité littéraire et des spectacles, ainsi que des faits divers concernant les personnes en vue de Paris (on y trouve même une rubrique « Nouvelles de la maladie des personnes dont la santé intéresse le public »). La

3 - TULARD Jean, FAYARD Jean-François, FIERRO Alfred, Histoire et dictionnaire de la Révolution française 1789-1799, Éditions Robert Laffont, collection Bouquins, Paris, 1987. La *Gazette* devenue *Gazette de France*, sera l'organe officiel du gouvernement royal, en 1762. Comme le *Moniteur universel*, elle se bornera à rendre compte des actes du gouvernement sous la Révolution. Son dernier numéro paraîtra en 1915.

4 - *Histoire générale de la presse française*, Tome 1 : « Des origines à 1814 », Paris, PUF, 1969, p 329.

politique y est très peu abordée, mais ce journal compte beaucoup de lecteurs (il est même apprécié par Voltaire qui souscrit un abonnement). Il paraîtra jusqu'en 1811.

À l'aube de la Révolution, on compte ainsi, en sus de quelques titres étrangers ou de province, cinq organes principaux : une revue savante, une revue « mondaine », un journal politique, une feuille d'annonces et un quotidien.

Mais dès 1790, on dénombre près de 140 « journaux », certains très connus, tels *Le Père Duchesne* d'Hébert ou *l'Ami du peuple* de Marat. Condorcet, Desmoulins, Chénier, Brissot, Robespierre ont également les leurs. Et entre 1789 et 1800, plus de 1500 titres (ap)paraissent, allant du pamphlet, de parution régulière rédigé par un seul homme, au quotidien conçu par toute une équipe de rédacteurs.

Louis-François Bertin et Louis Pavie

Un métier à inventer et des persécutions à endurer

Baigné dès sa plus tendre enfance dans une atmosphère artistique et intellectuelle, dans les salons du duc de Choiseul où son père, capitaine dans les cuirassiers du roi et écuyer du duc, était introduit, Louis-François Bertin (1766-1841) se nourrit également de l'éducation voltairienne que lui prodigue sa mère, et des idées des encyclopédistes qu'elle défend. À l'approche de la Révolution, il vibre pour les États Généraux, la pensée de Mirabeau (grand défenseur de la liberté de la presse), et il assiste, enthousiaste, aux balbutiements de l'activité parlementaire. De là, naît sa vocation ; car pour être admis aux débats des assemblées naissantes, il se fait attacher à un journal, entrant ainsi dans la carrière de journaliste. Quelque temps après, Bertin et son frère Bertin de Veaux (1771-1842) fondent leur propre organe de presse, *l'Éclair*.

Horriés par les « parodies tragiques de justice » du Tribunal révolutionnaire, les Bertin se rangent du côté de la contre-révolution. La ligne du journal *L'Éclair* devient donc constitutionnelle et antijacobine. Elle leur vaut un procès en tant qu'ennemis de la république dont ils sortent finalement acquittés. *L'Éclair* se développe rapidement mais, suspecté de complot royaliste, il sera supprimé par le Directoire.

Deux ans plus tard, la situation n'est guère plus favorable, le coup d'état du 18 brumaire de Bonaparte n'autorise que treize journaux. La seule solution consiste à acquérir un titre déjà existant ; les Bertin s'entendent alors avec le propriétaire du *Journal des Débats et Décrets*, et l'achètent.

L'engagement de Bertin lui attirera nombre d'ennuis, quel que soit le régime politique. Dès 1801, Bonaparte, influencé par son ministre de la Police, Fouché, fait arrêter et incarcérer Bertin, qu'il considère dangereux, à la prison du Temple, sans jugement. Le 28 septembre de la même année, la vente et la circulation du journal sont suspendues.

Bertin fut à nouveau arrêté, en 1802, et déporté à l'île d'Elbe d'où il ne rentrera que deux ans plus tard. Napoléon nomme un administrateur pour diriger le *Journal des Débats*, en change le nom pour *Journal de l'Empire* puis finit même par confisquer le journal.

Sous la Restauration, Bertin, qui a retrouvé la direction de son titre, n'est pas pour autant soumis aux nouvelles autorités. Il écope même d'un procès intenté par Charles X pour avoir osé le critiquer.

Enfin, à partir de 1830, le *Journal des Débats*, favorable au parlementarisme, devient un puissant soutien de la Monarchie de Juillet, ce qui ne l'empêchera pas non plus d'émettre réserves et critiques à l'égard du régime.

Fort de ce « quatrième pouvoir » qu'il contribue à créer, Bertin, dit-on, peut faire et défaire les gouvernements au gré de ses campagnes de presse.

À Angers, l'activité éditoriale et journalistique ne prend pas une telle dimension, mais elle est aussi agitée. Dès la période révolutionnaire déjà, le père de Louis Pavie, imprimeur, avait été dénoncé pour un faux délit d'espionnage par un concurrent jaloux, et avait subi les foudres du Tribunal révolutionnaire. Son imprimerie confisquée, il était cependant parvenu à s'échapper ; son exil en Espagne dura huit mois. Revenu, gracié en 1795, il ne se remit jamais de cette terrible épreuve et mourut l'année suivante.

Son fils, Louis (1782-1859), décide alors de seconder sa mère, qui avait repris jusque-là le flambeau. Il passe ses brevets d'imprimeur, de libraire puis d'imprimeur-lithographe et, à 21 ans, il est en charge de l'entreprise familiale, il y déploie ses talents, ajoutant aux travaux d'affaires, des essais littéraires, des vers de son cru, des études diverses. En 1810, quinze libraires, bouquinistes ou tenanciers de cabinets de lecture sont recensés à Angers. Mais le Premier Empire accorde seulement deux brevets d'imprimeur : à Mame et à Pavie.

Louis Pavie a laissé une empreinte durable sur la vie culturelle angevine à plus d'un titre⁵. La direction d'un journal *Les Affiches, Annonces et Avis divers d'Angers, Département de Maine et Loire*, à partir du 30 décembre 1811, en constitue le point de départ décisif.

Ces *Affiches d'Angers*, dirigées à leurs débuts par Mame, présentaient un contenu allant de l'anodin (annonces diverses, relations de réceptions, etc.) au plus sérieux. Mais, contraint de séparer les annonces des articles, Mame, ne put garder l'appellation d'« affiches » ; il créa un nouveau journal et vendit les véritables *Affiches* à Louis Pavie, fin 1811.

Celui-ci va diriger la feuille locale jusqu'en 1835. Son fils Victor, qui lui succèdera, cèdera à son tour le titre en 1845. Repris par Lachèse et Dolbeau, puis Siraudeau, et sous des noms divers, le journal se perpétuera, avec quelques interruptions, jusqu'en 1944 et sera considéré alors, à juste titre, comme l'un des plus anciens quotidiens de province.

Influence des *Débats* sur les lettres

Un nouveau style

On trouve aux *Débats*, tout ce que la société compte de personnalités, dans les domaines les plus variés. C'est un véritable salon de bonne compagnie.

Plusieurs auteurs ont fait remarquer que les journalistes de la rue des Prêtres avaient, au fil des articles, et des réunions inventé un style, que Jean-Jacques Weiss appellera le « débattisme ». Écrivant à son fils Armand, en 1819, Bertin lui expliquait : « la convenance dans le style, c'est peut-être le plus important de la rhétorique. »

Cette philosophie de modération, héritée des siècles précédents, devint la marque de l'écriture des rédacteurs des *Débats*. Contre-pied voulu ou conjuration inconsciente des outrances révolutionnaires et napoléoniennes, cette disposition reflétait sans aucun doute une volonté de contenir les passions humaines, trop souvent synonymes de souffrances.

5 - Il a été à l'origine de la renaissance de l'Académie d'Angers sous l'appellation de *Société d'Agriculture, des Sciences et Arts d'Angers*, dont il fut président en 1835, vice-président en 1842 et 1855, secrétaire de la section agricole de 1841 à 1848.

Mais le débattisme est plus qu'un simple ton de conversation et par lui, le journalisme devenait une sorte de genre littéraire. « La façon d'écrire les choses l'emportait souvent sur les choses elles-mêmes. » nous dit Alfred Pereire, qui précise :

Être débattiste, c'est être, à la fois indépendant et attaché aux traditions. C'est exprimer parfois les idées les plus graves avec enjouement et les plus frivoles avec philosophie. C'est atténuer par un adjectif malicieux un substantif trop élogieux ou acerbe. C'est manier tour à tour le compliment et l'ironie. C'est contempler les spectacles du monde en historien et toujours en français. C'est exposer ses désirs, affirmer ses convictions, défendre ses principes, mais conserver toujours dans les polémiques cette tenue digne et courtoise qui n'en altère ni n'en affaiblit l'efficacité. C'est combattre les opinions des autres en les exposant sans parti pris. C'est résumer un problème ou une situation avec clarté, sobriété, élégance. C'est être éloquent sans pompe, fin sans préciosité, grave sans dogmatisme, mordant sans méchanceté. C'est être mesuré aussi bien dans l'attaque que dans la riposte. C'est être modéré en toute chose. C'est d'autre part utiliser la langue française dans ses plus précieuses ressources. C'est écrire avec force, grâce et pureté. C'est être à la fois profond, alerte, véhément, incisif, frondeur : à ce prix, on peut être un débattiste⁶.

Orgueil du journal, ce style n'engendrait pas l'uniformité ; les journalistes nouveaux venus, tout comme les plus anciens, pouvaient avoir des goûts et des attachements différents. La longue liste de ses collaborateurs, aux tendances littéraires et aux opinions politiques parfois distinctes en atteste.

À propos du classicisme

Avant d'être l'expression d'un conservatisme opposé au modernisme, l'engouement des Bertin pour la culture classique fut un vrai acte de résistance, sous le Consulat et l'Empire.

Toutes les idées justes, tous les principes sains et raisonnables avaient été effacés d'une manière si complète, qu'on en avait presque perdu jusqu'à la mémoire [...] C'était une nouveauté, dans ce temps-là que d'appeler Racine un grand poète, une nouveauté que de croire Boileau un excellent écrivain, une nouveauté que d'admirer, dans Bossuet, la parole humaine élevée à sa plus haute expression⁷.

La feuille de Bertin s'attacha donc à faire revivre ce patrimoine culturel, laissé sous silence depuis la Révolution. Le souvenir passait alors pour de l'invention.

M. De Sacy, qui semblait venir en droite ligne de Port-Royal, apportait avec lui toute la gravité du dix-septième siècle chrétien. Aux Débats, on aime le dix-septième siècle autant pour la force de sa doctrine que pour le charme de son art. Quant à l'humanisme du seizième siècle, avec son ardente vie littéraire et ses polémiques passionnées, il semble revivre à l'aise dans ce vieux quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois [...] il n'est pas jusqu'à l'antiquité grecque et latine que l'érudition de ces Messieurs n'ait rendu exquise et accessible⁸.

6 - PEREIRE Alfred, *Le Journal des Débats politiques et littéraires, 1814-1914*, Paris, Librairie ancienne Edouard Champion, 1924, p. XIV.

7 - NETTEMENT Alfred, *Histoire politique, anecdotique et littéraire du Journal des Débats*, Paris, Dentu, 1842, p. 103.

8 - PEREIRE, *Op. cit.* p. XIII.

À propos des Bertin, « Napoléon avait dit : "Laissons-leur la république des lettres". C'est dans cette république que le *Journal des Débats* se réfugia. »⁹ Et les rédacteurs utilisaient les références aux œuvres classiques pour blâmer la politique de l'Empereur, par d'habiles allusions. La rubrique des *Variétés*, était aussi l'occasion donnée aux spécialistes qu'étaient De Féletz¹⁰, Fiévée¹¹, Hoffmann¹² de diffuser cette érudition auprès des lecteurs, tout en soulignant l'actualité.

Ce retour aux sources fit dire à Chateaubriand que le *Journal des Débats* « faisait renaître le goût dans le style et l'ordre dans l'État. »

À propos du romantisme

Un journal peut souhaiter la disparition d'un genre, d'une mode et tout autant ne réussir qu'à l'amplifier. Il en fut ainsi du romantisme. À trop vouloir le dénoncer, les rédacteurs des *Débats* le rendirent, dans un premier temps, familier au public, pour se voir ensuite contraints de reconnaître son importance.

En ce qui concerne cette école littéraire majeure, l'esthétique précéda les poèmes, les théories, les chefs-d'œuvre.

Jusqu'en 1820, le romantisme ne fut qu'une doctrine. Les écrivains des *Débats* étaient des classiques ; tous, excepté Nodier, combattirent le romantisme et les romantiques [...] tout en admirant parfois l'œuvre des hérétiques¹³.

Les journalistes des *Débats*, menèrent donc l'offensive. Ni la *Littérature dramatique* de Schlegel, ni la *Littérature du midi de l'Europe* de Sismondi, encore moins de *l'Allemagne* de madame de Staël, ne trouvèrent grâce à leurs yeux. Ils s'y opposèrent en tout cas bruyamment. On employa les grands mots : « production absurde, monstrueuse et ennuyeusement immorale ». L'abolition des trois unités fut condamnée. On parla de « renégats littéraires », de « muses dissolues ».

Heureusement, les romantiques avaient un allié dans la place :

*Durant les premiers âges du romantisme, Charles Nodier fut le seul qui, dans le Journal des Débats, prit parti pour les théories nouvelles [...] Nodier était déjà l'auteur d'un Dictionnaire des onomatopées, et d'un petit roman "wertherien" Les Tristes [...] En ces deux ouvrages [...] apparaissent clairement ses tendances romantiques [...] il montre comment la langue, épuisée, desséchée, peut-être de nouveau vivifiée par l'emploi des vieux mots tombés en désuétude [...] il estime que des pensées neuves exigent des expressions neuves*¹⁴.

À la mort de Geoffroy, Nodier reprend le feuilleton dramatique, et donne une nouvelle orientation à ses chroniques. Il cite volontiers Shakespeare, fait même l'éloge de Goethe, et rédige, en novembre 1818, trois articles sur le livre de madame de Staël, dans lesquels il expose et défend la théorie romantique. L'histoire le reconnaît comme le véritable précurseur de l'école de 1830¹⁵.

Les Débats publieront, à partir de 1820, les œuvres des jeunes défenseurs de la nouvelle école littéraire, qu'il s'agisse de Vigny, Deschamps, Hugo, bien qu'elles ne fassent pas l'unanimité.

9 - NETTEMENT Alfred, *Op. cit.*, p. 220.

10 - Traducteur d'Horace dans la collection Panckoucke.

11 - Auteur d'une *Notice abrégée de la Vie du bon prélat* en l'honneur de Fénelon.

12 - Créateur d'*Adrien, empereur de Rome*, opéra en trois actes et vers libres.

13 - HALLAYS André, *Le Livre du Centenaire du Journal des débats*, Paris, Plon, 1889, p. 533.

14 - *Ibid.*, p. 536.

15 - En 1824, Nodier se retire à l'Arsenal où il a été nommé bibliothécaire. Son salon accueillera alors les jeunes talents de la nouvelle école ; ces fameuses soirées seront décrites par Dumas et chantées par Musset.

La controverse avec Victor Hugo est connue. Le 14 juin 1824, un article d'Hoffmann, signé « Z », va contribuer au développement de ce « romantisme », qu'il comptait pourtant ridiculiser car Hugo rédige une longue et brillante réponse, publiée dans le numéro du 26 juillet 1824 du *Journal des Débats* qui fait mouche.

Les romantiques, dans une posture de défi, reprendront ensuite à leur compte et mettront en valeur le vocable, employé au départ, pour les dénigrer. Comme le feront plus tard également, les impressionnistes.

Les choses évoluèrent tout de même, peu à peu :

*Sous la Restauration, une troupe d'écrivains nouveaux prit, [...] aux Débats, la place des rédacteurs de l'Empire. [...] Ceux-ci apportaient dans leurs jugements des vues plus larges, une intelligence plus souple ; mais ils restaient, malgré tout, comme leurs prédécesseurs, fidèles à l'orthodoxie classique*¹⁶.

Nodier parti, aucun de ces hommes ne se fit le chantre du romantisme. Aucun, sauf un, et non des moindres : Bertin l'Aîné lui-même !

*Le directeur du journal [...] manifestait [...] une vive admiration. Grâce à lui, les classiques durent souvent se montrer d'humeur moins belliqueuse. « Que de fois, raconte Jules Janin, M. Bertin [...], quand le Journal des Débats se déchaînait contre les poètes nouveaux, apaisait la tempête et, lisant tout haut le livre attaqué, démontrait aux plus hostiles des beautés que ces entêtés ne voulaient pas voir ! » C'est aussi grâce à Bertin que les ouvrages encore inédits des poètes les plus illustres furent insérés dans le journal*¹⁷.

La sollicitude avec laquelle le directeur des *Débats* entourait notamment Victor Hugo, sa famille et ses amis qu'il accueillait plusieurs semaines, chaque année, dans sa villégiature du château des Roches à Bièvres, n'était donc pas feinte. Les deux fils de Bertin assisteront aux lectures des drames de Hugo, chez lui ; le *Journal des Débats* fera paraître ses odes en avant-première, publiera plusieurs lettres du poète, et sera l'un des seuls organes de presse à ne pas éreinter *Hernani*.

Et puis, Sainte-Beuve entre aux *Débats* en 1828 ; Berlioz en 1835. Après 1830, classiques et romantiques cohabitent dans les pages du journal ; les querelles de chapelle n'ont plus lieu d'être.

La diffusion culturelle

Tout au long du XIX^e siècle, et durant la première moitié du XX^e siècle, le *Journal des Débats* sera un vecteur respecté des arts, des sciences et des lettres. La liste de ses collaborateurs est impressionnante ; elle couvre dix pages du livre de Pereire. Notons simplement, en guise de florilège, les noms d'Ampère, Foucault, Le Verrier, Maspéro, Trousseau, Viollet-le-Duc, Littré, parmi beaucoup d'autres scientifiques, ceux d'artistes comme Berlioz, Liszt, Wagner, Giacometti, et l'armée en marche des hommes de plume : Lamartine, Deschamps, Nodier, Musset, Sainte-Beuve, Guizot, Barbey d'Aurevilly, Henri de Régnier, Ernest Renan, Paul Féval, Heredia, Taine, Romain Rolland, et Bergson pour ne citer que ceux-là !

Après la disparition de Bertin l'Aîné, une des grandes contributions du journal fut de lancer les romans populaires sous forme de feuilletons. *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, paraissent en 1842 ; les lecteurs font la queue dès le matin au siège du journal ! *Modeste Mignon* de Balzac est publié en 1844 ; *Le Comte de Monte-Cristo*

16 - HALLAYS André, *Op. cit.*, p. 542.

17 - *Ibid.*, p. 544.

d'Alexandre Dumas, de 1844 à 1846. George Sand livre, quant à elle, *François le champi* en 1848. Alfred de Musset et Nicolas Gogol signèrent aussi des feuilletons. Plus tard, il y aura Jules Verne, Tourguenieff, Hector Malot, Tolstoy, Dostoïevski, Guy de Maupassant, Anatole France, René Bazin !

Le Feuilleton des Affiches d'Angers

Bien plus modestement, les *Affiches d'Angers* ne sont publiées qu'à 200 exemplaires environ (en octobre 1832, on ne compte que 152 abonnés dans le département, dont 137 pour la seule ville d'Angers) ; mais elles sont rentables, car les petites annonces sont payantes.

L'apport majeur de Louis Pavie à la presse locale consiste en la création, à partir de 1826, d'un supplément de quatre pages, publié chaque quinzaine : le *Feuilleton*, dans lequel arts et lettres vont prendre une place prépondérante. Ce véritable progrès pour le temps est soutenu par de nombreuses plumes locales, dont Grille et Blordier-Langlois sont les plus célèbres représentants.

Ce feuilleton subsiste jusqu'en 1834, puis, faute de lecteurs sans doute, se réduit à quelques colonnes, se fusionne avec la feuille des annonces, et meurt avec elle à la fin de l'année 1836. Son existence coïncide avec la belle période du romantisme, qu'il représente en Anjou. On y peut suivre tout ce mouvement littéraire, les efforts de quelques hommes en faveur des théories nouvelles ; on y trouve des extraits de tous les écrivains en vogue, français ou étrangers, et d'intéressants articles de critique sur les ouvrages du jour¹⁸.

Pour preuve de son attachement à la littérature et de sa détermination à la défendre, Louis Pavie fait inscrire en tête de sa nouvelle publication la devise *Sine litteris, vita mors est*¹⁹.

Dans l'éditorial du premier numéro, il révèle son objectif : « Joindre l'utile à l'agréable, instruire et plaire. »²⁰ Il précise que l'on trouvera, dans ses colonnes, toute l'activité nationale et internationale scientifique, artistique et surtout littéraire à travers des rubriques régulières. Sous le titre de *Quinzaine littéraire*, seront évoqués les programmes des prix officiels, les concours pour le professorat, l'actualité académique... On pourra également y lire une notice bibliographique sur les ouvrages nouveaux, les souscriptions, les productions théâtrales... Pavie ajoute : « Une fiction agréable, une élégante traduction, une critique de mœurs, une recherche historique, une analyse d'ouvrages trouveront tour à tour une place dans ces colonnes. »

La poésie y est à l'honneur, sous la forme de créations originales ou de pièces d'auteurs connus retranscrites et commentées. Le souscripteur assidu peut encore y découvrir des récits de voyage, des résumés de philosophie, des notices sur le dernier dictionnaire des définitions et même exercer son intelligence en tentant de résoudre les énigmes, charades ou logogriphes qui lui sont proposés à chaque parution (avec solution dans le numéro suivant).

Enfin, on y assiste à des débats enflammés, notamment sur cette question du classicisme et du romantisme. Car Victor Pavie, le fils de Louis, devenu très rapidement intime de Victor Hugo qu'il adule, multiplie les articles sur l'œuvre du poète parisien (*Cromwell*, *Hernani*), sur d'autres auteurs romantiques ainsi que des

18 - MARTY Paul, Op. Cit., note 2, p. 9.

19 - « Sans la littérature, la vie n'est que mort ».

20 - *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°1, 1^{er} janvier 1826.

essais théoriques subtils et puissants sur la question²¹. Ce qui lui vaut immédiatement de nombreux courriers de lecteurs contrariés ; un échange de vues avec l'un d'eux, particulièrement virulent, fut publié au fil des numéros des années 1827 et 1828²². La polémique parisienne s'invitait en province, avec les mêmes élans, les mêmes intransigeances. Ces discussions esthétiques et morales furent importantes pour la propagation des idées nouvelles en Anjou. Elles suscitèrent méfiance ou rejet chez de nombreux lecteurs mais rallièrent aussi un grand nombre de partisans, jeunes et cultivés, qui constituèrent plus tard une partie de l'élite locale.

De nombreux points communs

Comme l'explique Philippe Moine :

On trouve de nombreux points communs entre Louis Pavie [...] et Louis-François Bertin. [...] L'un et l'autre choisissent leur profession lorsqu'elle en est encore à ses balbutiements [...], investissent, innovent, et la font évoluer au fil des ans. [...] Les deux hommes ont goûté, jeune et à titre personnel, aux joies de l'édition ; Louis-François Bertin en traduisant de l'anglais plusieurs romans, Louis Pavie en publiant plusieurs ouvrages de son cru, en vers ou en prose. Enfin, chacun rassemble autour de lui des intellectuels, des artistes, des savants. L'un et l'autre, de culture classique, se sont ouverts au nouveau courant romantique²³.

Nous ajoutons que les parcours de leurs enfants témoignent encore de cette fusion entre la presse et la littérature. L'aîné des Bertin, Armand fut ainsi le secrétaire particulier de Chateaubriand lors de son séjour à Londres ; sa sœur, Louise Bertin, la grande amie et muse de Victor Hugo à l'époque de *Notre-Dame de Paris*, signa deux volumes de poésie remarquables. L'aîné des Pavie, Victor, fut l'auteur de nombreux textes, poésies, essais et nouvelles, dirigea une revue locale, *La Gerbe*, réédita Du Bellay alors méconnu et publia le premier le mythique *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand, avec le concours de Sainte-Beuve et de David d'Angers. Quant à son frère Théodore, il parlait neuf langues, occupa une chaire au Collège de France, publia de nombreux récits tirés de ses voyages au bout du monde et rédigea un article très éclairé sur l'origine des langues européennes.²⁴

21 - Ce qui amènera Hugo à lui demander de rédiger un « manifeste du romantisme ». Pavie n'osa pas, le poète parisien écrivit alors lui-même un texte de théorie sur le romantisme : la célèbre Préface de *Cromwell* !

22 - *Questions modestement présentées par un vieux littéraire...* (4/11/1827), *Réponse aux questions d'un vieux littéraire* (18/11/1827), *Réplique du vieux littéraire* (24/2/1828), etc.

23 - MOINE Philippe, « Avant-propos », dans TRIGALOT Guy, *Les deux Victor, Hugo, Pavie : une amitié romantique & correspondance inédite*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2018, p. 8.

24 - PAVIE Théodore, « Les Origines et les transformations de la langue française, à propos du Dictionnaire de M. E. Littré », *Revue des Deux Mondes*, tome 51, 1864, p. 857-881, disponible en ligne sous Wikisource : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Origines_et_les_transformations_de_la_langue_fran%C3%A7aise,_%C3%A0_propos_du_Dictionnaire_de_M._E._Littr%C3%A9

Comme l'explique Thomas Pavie de l'Association des Amis de Victor et Théodore Pavie :

Cet article est en fait la recension du Dictionnaire de Littré dans la Revue des Deux Mondes. Au-delà de parler de l'œuvre de Littré (dont il souligne qu'elle est magistrale) [...] Théodore nous livre surtout sa propre vision de la linguistique et de l'évolution des langues et notamment du français. Se basant sur son érudition des langues asiatiques qu'il maniait parfaitement (sanskrit, perse, mandarin), il indique que nos langues européennes découlent d'une racine commune asiatique. [...] il avance des concepts, dont celui de langue mère qui [...] semble assez proche des théories modernes ([...] notamment [...] Chomsky).

Conclusion

Nous l'avons vu, bien au-delà de la simple transmission d'informations, de la seule communication de faits et d'évènements, petits ou grands, constitutifs de l'histoire commune, les premiers organes de presse eurent une importance capitale dans la propagation d'une culture de l'écrit, de la promotion du français comme vecteur de la connaissance. Si le fond demandait toute l'attention des directeurs de ces nouveaux médias qu'étaient les journaux, la forme fut également un sujet important. Je ne parle pas de l'engouement prononcé du temps pour la typographie, les polices multiples sur une même page, les divers cadres et arabesques agrémentant les colonnes... mais plutôt de certaines particularités orthographiques anciennes qui perduraient au début du XIX^e siècle :

- la présence d'un tréma ou d'un accent circonflexe sur certaines voyelles (poëte, Goëthe... / idiôme, côteau... / châlets... / séïde, cîme... / résolûment...)
- leur absence (ame, flaneurs, trève...)
- les suffixes de certains mots en ens (raffinemens, monumens, fondemens...) ou en ans (enfants...)
- la segmentation (long-temps, contre-coup...)
- d'anciens ou d'exotiques usages (guères, dénoûment, rythme... / Buenos-Ayres, pingoins...)
- certains accords (verroux...)
- l'emploi du i en lieu et place du y (paroxisme, ornithorinque....) ou l'inverse (glayeuls...),
- l'alternance de graphies différentes au sein d'un même texte (daguerréotipe/daguerréotype... Cornouaille / Cornouailles / Cornuailles...)
- la ponctuation, etc.

Ainsi, selon les organes, selon les auteurs, selon la date, l'orthographe pouvait quelque peu fluctuer. Il est à noter que la première moitié du XIX^e siècle a fort occupé les grammairiens dans leur recherche de la norme, de nombreux manuels et livres d'exercices paraissant et uniformisant, peu à peu, l'usage de la langue française²⁵. Les habitudes typographiques ci-dessus disparurent aux alentours de 1848. C'est l'honneur des hommes de presse d'avoir participé à cette normalisation.

Concluons donc en rendant hommage à Louis-François Bertin comme à Louis Pavie. Bertin qui fit d'un journal de débats arides et d'informations bureaucratiques, un quotidien de référence pour la langue et la culture françaises ainsi qu'un pilier de la vie politique, lu dans toute l'Europe, et jusqu'en Russie, portant haut de ce fait, les couleurs de la francophonie. Pavie qui ajouta à une simple feuille locale d'annonces juridiques et commerciales, un organe culturel de qualité, essentiel dans la diffusion d'un parler national en province (là où le patois n'était pas encore une langue morte) et dans la transmission d'idées et de mouvements artistiques novateurs et féconds.

Profondément modérés, n'usant ni des caricatures, ni des provocations, encore moins des scandales, tous les deux ajoutèrent bien leur pierre au jeune édifice de la liberté de la presse. À travers leur œuvre journalistique, leur apport essentiel réside, finalement, dans la promotion du français et de la langue écrite dans la Cité, vecteur de culture et d'éducation et, surtout, ferments d'intelligence et de bonne entente.

25 - Citons seulement : GIRAULT-DUVIVIER, Grammaire des grammaires (1811) ; LANDAIS, Grammaire générale des grammaires françaises (1835) ; Frères BESCHERELLE, Le véritable manuel des conjugaisons (1843).